

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Philippe PONSARD

Entretiens à des Jeunes Gens :
IV : Le sens de la vie

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1910, tome 12, p. 119-122

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Entretiens à des jeunes Gens

IV

Le sens de la vie

Que de fois dans ses Épîtres, saint Paul parlant à ceux auxquels il a annoncé Jésus-Christ, revient sur le même conseil : « Maintenant que vous savez, ne soyez donc pas comme ceux qui ne savent pas ; maintenant que vous êtes ressuscités, ne soyez donc pas comme ceux qui sont morts ; n'ayez pas de regrets de ce que vous avez laissé, puisque c'est la vérité que vous avez trouvée, et ayant entendu l'appel de Dieu, marchez dans la voie où doivent marcher ceux qui sont appelés de Dieu. »

Le même avertissement nous convient. Nous avons reçu les paroles qui éclairent, et cependant nous vivons comme ceux qui sont encore dans les ténèbres. Nous sommes dans le monde, et, au lieu d'être le ferment qui soulève la pâte, nous sommes corrompus par le monde, et nous en avons l'esprit et les œuvres.

Les premiers chrétiens avaient connu ce danger, et, pour y échapper, ils se retiraient, ils formaient des communautés isolées où pouvait souffler en liberté l'esprit de Jésus-Christ. Peut-être la logique nécessaire nous amènera-t-elle, nous aussi, à cette conséquence. Peut-être, si nous n'avons pas le courage d'être le sel de la terre, Dieu, pour nous conserver dans l'intégrité de notre foi, nous contraindra-t-il à vivre dans l'isolement de nos églises ignorées, loin d'un monde que notre foi n'aura pas su vaincre. Du moins nous importe-t-il, pour le moment, de nous dégager des préjugés qui menacent de nous faire perdre le sens véritable de la vie, et, en face des sophismes par lesquels voudrait nous bercer et nous endormir l'esprit du monde.

il convient de replacer les paroles de vérité selon lesquelles nous avons à juger et à diriger notre vie.

Le premier souffle que nous pouvons sentir autour de nous est un souffle de scepticisme. Ignorante de ce qui est bien et de ce qui est mal, ayant perdu, par l'abus même de la raison et par le jeu de la pensée, jusqu'aux notions qui forment le fond de la conscience humaine, la philosophie du jour nous enseigne l'indifférence pratique : « Il n'y a rien à croire, donc il n'y a rien à faire. Pensées, actions, gestes de l'esprit ou gestes du corps, quels qu'ils soient, sont vides de substance. A quoi bon s'en soucier ? La vie est dénuée de certitude et de réalité. Elle ne mérite pas qu'on la prenne au sérieux : en sourire ou en pleurer sont également vains. Ou s'il est quelque grandeur au monde, elle se révélera d'elle-même. Les grands moments solennels viendront qui nous porteront aux sommets vers lesquels nous nous efforcerions inutilement. Comme dans les drames modernes, nous jouerons en badinant les deux premiers actes de la comédie, et au troisième nous nous éveillerons « des héros. » En attendant pourquoi changerions-nous le train ordinaire de notre vie ? Pourquoi nous préoccuper de mettre du « tragique en nos petits actes quotidiens ? »

La foi nous tient un autre langage. Elle nous enseigne la grandeur, le sérieux tragique, « l'épouvantable sérieux » de la vie humaine.

Quoi donc, nous dit-elle, ce n'est rien qu'une pensée, qu'une parole, qu'un geste, quand de l'éternel y peut descendre ? Chaque rayon de votre pensée luit plus longtemps et plus loin que le rayon du plus ancien et du plus lointain des astres. Ce n'est rien qu'une parole, quand l'ébranlement que son souffle

communiqué à l'air se propage jusqu'aux extrémités de la terre et durera jusqu'à la fin des siècles ? Ce n'est rien qu'un geste qui s'esquisse sur l'horizon, quand cet horizon est le ciel, et que la clarté qui tombe d'en haut en élargit, selon le mot du poète, l'auguste beauté jusqu'aux étoiles ?

Nous composons notre Eternité avec ces actes qui passent. C'est sur cette banalité quotidienne que nous serons jugés et, selon le mot terrible de la Sainte Ecriture, nous rendrons compte de toutes les paroles inutiles, c'est-à-dire de toutes les paroles dites et qui ne portaient pas de pensée. Trouverons-nous après cela qu'il soit indifférent de faire cet acte ou cet autre, d'ouvrir ou de fermer notre main au gré de nos caprices et sans nulle intention vivifiante, de parler sans raison ou de nous taire dans le respect de notre parole intérieure ?

Nous attendons les grands moments solennels ! Sachons qu'il faut plus de grandeur morale pour faire bellement les petites choses que pour se guinder et se hausser, à de rares moments de la vie, jusqu'à la hauteur des situations tragiques. D'ailleurs, l'héroïsme ne s'improvise pas, et de vivre dans l'insignifiance quotidienne ne nous prépare nullement aux sublimes désintéressements. Les grands moments solennels se méritent et nulle heure d'héroïsme ne sonnera pour les âmes qui n'auront jamais su vivre en profondeur. Quel malheur que chacun de nous attende l'éblouissement d'un chemin de Damas pour ouvrir les yeux à la beauté qui nous environne. L'histoire est pleine de ces prétendues grandes âmes à qui il fallait, pour se révéler, de solennelles circonstances, et qui n'ont pas su secouer, aux heures d'héroïsme, le manteau de leur habituelle vulgarité. L'héroïsme n'est beau que s'il s'accomplit simplement, et il n'est accompli simplement

aux grandes heures que par les âmes d'abord héroïques dans les simples actions. Prenons garde : la vie est pleine d'ironie, et elle a de cruelles vengeances pour ceux qui commettent contre elle le péché d'habitude.

Comprenons mieux l'habituelle beauté, l'habituelle grandeur de la vie. Tout nous rejoint à l'Infini. Tout nous rejoint à l'Eternel. De nos actes les plus simples, de nos heures les plus calmes, un vol de pensées nobles peut à chaque moment partir qui s'en aille jusqu'à Dieu, comme des eaux de l'Océan, nous voyons, même aux jours les plus pacifiques, des formes blanches surgir qui, dans la lumière déploient des ailes, et tout à l'heure simples fleurs posées sur les flots, deviennent les mouettes au large vol et montent vers le ciel bleu. Il y a, dit-on, dans la vie tout ce qu'on y met. Cette maxime est un timide mensonge. Il y a dans la vie plus qu'on n'y met, attendu qu'il y a plus qu'on n'y trouve, et que, pour qui sait chercher, les trésors se multiplient.

Oui, la vie a ce sérieux ; la vie vaut cette peine ; c'est une grande affaire de changer ses actes quotidiens et de les animer d'une âme nouvelle. Et quiconque s'entretient dans cette ridicule philosophie de l'insignifiance de la vie, celui-là se réserve d'éternels regrets au jour de la lumière ; celui-là pêche par mensonge et par injustice.

(A suivre)

Ph. PONSARD